POUR LE JOUR DE L'AN

Quand revient le Jour de l'An,
Les poètes, grommelant,
Mauditent la Destinée.
Moi, je leur réponds : " Tout beau !
Quoi que fasse l'an nouveau,
Ce sera la bonne année ! "

Sous le ciel bas de l'hiver,
Nul arbre n'est plus couvert
De sa floraison fanée ;
Mais, malgré les mécontents,
Il reviendra, le printemps !...
Ce sera la bonne année !

Amis, frères de douleur,
Nous devons, j'en ai grand'peur,
Mener la lutte acharnée ;
Mais nous mettrons de moitié
La douleur et l'amitié :
Ce sera la bonne année !

Les mourants, sur les grabats,
Tendront encore les bras
A leur triste maisonnée :
Mais les enfants des berceaux
Auront leurs rires d'oiseaux :
Ce sera la bonne année !

Pour les amoureux déçus,
Les bois ne reprendront plus
Leur musique d'hyménée ;
Oui, — mais les amants vainqueurs
Sentiront chanter leurs cœurs :
Ce sera la bonne année !

Et puisque, dans l'an qui vient,
Quelques-uns s'aimeront bien,
Fût-ce une seule journée,
Moi je dis : " Narque aux poltrons ! "
Et l'année où nous entrons,
Ce sera la bonne année !

Charles Fuster

LE TEMPS FUT

Le temps, coursier rapide, entraîne tout dans sa course. L'éternité le poursuit sans relâche, et il s'enfuit vers elle. Parti de l'un de ses rivages, il se hâte de toucher à l'autre. Pas de ralentissement, pas de repos pour lui.

Le fleuve qui arrose une contrée, tantôt ralentit son cours, tantôt le précipite avec fracas. Le temps roule ses flots dans un mouvement uniforme. Toujours rapide, toujours irrésistible, toujours infatigable, il obéit ponctuellement à la puissance et à la sagesse infinies de la main qui le fit jaillir du néant, qui traça d'avance les limites de sa course, et qui lui donna l'élan.

Le temps est généreux. Il se prête à des milliers d'existences nouvelles tous les jours. Il se prête à la fleur qui s'épanouit et exhale ses parfums ; à l'arbrisseau qui verdoie sur la colline ; à l'abeille qui cueille son miel au calice des fleurs ; à l'oiseau qui se balance dans les airs ; au lion qui rugit dans la forêt ; et à l'homme dont le visage rayonne de la lumière de Dieu.

Le temps se retire à l'improviste. Il quitte soudain le riche courbé devant ses monceaux d'or ; il abandonne le voluptueux plongé dans ses criminelles ivresses ; il s'envole de l'ambitieux à la veille d'atteindre au point culminant des honneurs ; il met subitement l'impie en face du Dieu qu'il blasphème, et, avec la rapidité de l'éclair, précipite l'athée dans le feu de la colère de Celui qu'il nie.

Le temps, né avec l'univers, finira avec lui. Dans sa course, il aperçoit Adam et Eve sortis radieux des mains du Créateur, et l'éclat de ces deux chefs-d'œuvre l'éblouit. Il fuit, il fuit toujours, lorsque soudain s'ouvre béant devant lui l'abîme creusé par leur chute ;

une pâleur subite l'assombrit ; mais il se rassure à la vue du rayon d'espérance que la miséricorde de Dieu fait briller au front des coupables.

L'humanité coule à pleins bords de sa source, et la terre se peuple d'habitants. Mais à mesure que les siècles s'accumulent, les mœurs se corrompent et le genre humain, livré à toutes les hontes, à toutes les abominations, oublie tout à fait son Créateur.

L'an 1657 de la création, la colère du ciel éclate. Le Temps, obéissant aux ordres du Très-Haut, se fond pendant quarante jours et quarante nuits, en torrents vengeurs qui balayent de la surface du globe jusqu'au dernier rejeton de cette race maudite et corrompue.

Noé, seul avec sa famille, échappe à la catastrophe et repopule la terre de ses innombrables descendants.

Les royaumes naissent, les empires se fondent, les passions se déchainent et les guerres éclatent de toutes parts. L'idolâtrie redevient la reine du monde. Le Temps fuit, et à mesure qu'il fuit tout se pulvérise, tout. Seul, le peuple que Jéhovah s'est choisi, survit aux ruines.

L'heure marquée par Dieu sonne enfin. L'univers se tait, Jésus-Christ apparaît parmi les hommes, et les ténèbres du paganisme s'évanouissent devant les splendeurs de son visage.

A cette heure solennelle, le temps se voit avec étonnement, tel qu'il était à son premier point de départ, jeune, radieux, plein de joie, d'espérance et de vigueur.

Il voit avec admiration que les planètes et les astres, qui forment son brillant cortège, se trouvent, après quarante siècles de révolution, exactement dans la même position que lorsqu'ils reçurent l'ordre de partir avec lui, et de marquer fidèlement son âge.

Il reprend sa course avec une ardeur nouvelle.

Le Christianisme, la croix à la main, et l'auréole du martyr au front, conquiert le monde. Le vieil empire romain expire dans de violentes convulsions, et les royaumes des chrétiens s'élevèrent sur ses débris.

Depuis Jésus-Christ jusqu'à nos jours, que sont devenues tant et de si florissantes institutions humaines ? Où sont ces dynasties qui brillèrent d'un si vif éclat ? Où sont ces empires qui firent tant de fois trembler la terre ? Le temps a passé, et ils ont disparu.

Le temps use tout, dit-on. Il est deux choses qu'il n'a pas usées, et qu'il n'usera jamais.

L'on peut rire de bon cœur et dormir tranquille lorsque l'on voit que, pendant dix-huit siècles, les hérétiques, les schismatiques, les persécuteurs, les impies, les libres-penseurs, les révolutionnaires, et tous les adeptes des sociétés secrètes, se sont tour à tour usés les ongles et les dents sur ces deux colonnes de granit : l'Eglise et la Papauté. Seules, elles ont survécu et survivront à la fureur des insensés, ainsi qu'aux ravages du temps.

DOLLARD.

NOS GRAVURES

SALUT AU NOUVEL AN

La gracieuse jeune fille souhaite la bienvenue à l'année nouvelle... et cependant, nous l'avons dit déjà et nous le répétons avec le doux poète, Mme Desbordes-Valmore : *Restez enfants !*

Jusqu'à vingt-cinq ans, on veut avancer en âge, on voudrait voir ce que réserve ce mystérieux : AVENIR !... A trente ans, on se prend à réfléchir... à quarante, on voudrait ralentir la marche inexorable du temps, et combien, hélas ! voudraient recommencer, et d'autres voudraient voir brusquement clore une série d'infortunes !...

Mais n'assombrissons pas ce beau jour : laissons l'enfant bégayer ses vœux à l'oreille ravie de sa mère, ou penché sur le cœur de son père ; laissons à l'adolescence ses douces illusions et ses premiers frémissements, laissons les vieillards pleurer de joie aux caresses des petits-enfants, à l'amour des enfants. — F. P.

LES ÉTRENNES

Les voyez-vous, ces chers petits amours, essayant les jouets qu'ils ont eus pour étrennes ?

Quel plaisir !... Quelle joie !... Quel bruit assourdissant, surtout, et que de patience il faut en ces jours de fête aux bons parents !

Amusez-vous, mes bien aimés : les parents ont des trésors d'indulgence. Et puis, je vous dirai tout bas — mais n'allez pas le répéter à vos excellents parents ! — qu'ils en ont fait tout autant que vous, peut-être bien davantage ! Comme c'est la pure vérité, je n'ai aucune crainte de vous le dire. D'ailleurs, je vous le répète : un père, une mère, une mère surtout, c'est si bon, si plein de tendresse !...

NOS FLEURS DU CANADA

Qu'il est joli, qu'il est gracieux, ce parterre du MONDE ILLUSTRÉ, et qu'il fait bon admirer ces fleurs délicates qui l'embaument !

C'est le parterre du MONDE ILLUSTRÉ : c'est au milieu de ces tendres intelligences, en effet, qu'il apporte les parfums des pensées toujours si pleines de vertus des écrivains signant : Aimée Patrie, P. Herda de Croix, Hermance, Violette, Fauvette, sans oublier le petit Lierre des Bois et tant d'autres ; c'est sur les fleurs du foyer, que le MONDE ILLUSTRÉ sème les pierres fines serties par des de Bussière, des Ferland, des Desjardins, des Legault, des Dick, des Beaulieu et toute une pléiade d'excellents poètes ; c'est pour ces doux anges que le MONDE ILLUSTRÉ effeuille des pages émues ou vivifiantes des noms aimés de Ledieu, de Puyjalon, Sulte, le bon docteur Dick, Blais (Saulais), Robitaille et plus de cent écrivains passant à tour de rôle, chacun avec une pensée morale faisant plus de bien que la lecture de dix romans ébouriffés quoique honnêtes.

Combien nous remercions nos excellents artistes, MM. Laprés et Lavergne, non seulement de leur grand bon goût si connu, mais encore de leur charmante délicatesse, ménageant à vous et à nous de si douces surprises !

Nous aimons nos *Fleurs du Canada*, devant lesquelles pâlisent les fleurs les plus brillantes des pays exotiques ! Puissions-nous en être aimés quelque peu, nous tous qui écrivons pour ces petits amours — et nous serons bien payés !

FIRMIN PICARD.

ÉCOLE LITTÉRAIRE DE MONTREAL

La dernière séance de l'École Littéraire de Montréal a été remarquablement intéressante. La réunion avait lieu chez M. le Dr P. Bédard, qui sut faire bénéficier ses amis de sa large hospitalité.

Nous donnons, ci-après, la liste des ouvrages lus au cours de la soirée :

1o. Lecture d'une poésie intitulée : *Hélas !* et un travail sur les *Coléoptères*, par M. Germain Beaulieu ; 2o. Lecture d'une poésie : *Noël*, par M. E.-Z. Massicotte ; 3o. Lecture d'une poésie : *Les saisons de la vie*, et une conférence sur les systèmes littéraires, par M. J. Charbonneau ; 4o. Lecture de deux poésies : *Danse des Gypsies* et *Fantômes*, par M. Emil Nelligan ; 5o. Lecture de deux sonnets, par M. Arthur de Bussière, dont l'un intitulé : *Désespérance*, a provoqué de vifs applaudissements.

Après quelques remarques de M. Paul de Martigny, sur le prochain volume que doit publier l'École, la séance a été ajournée.

LE LIÈVRE ET LE MOINEAU

Le lièvre est pris par l'aigle aux serres si cruelles : " Qu'as-tu fait de tes pieds ? " lui crie un passereau. Un milan passe, entend et ravit mon oiseau. L'autre, vengé, répond : " Qu'as-tu fait de tes ailes ? "